Le clivage des classes sociales par temps de pandémie : une perspective permaculturelle

Le fossé entre riches et pauvres a été surligné par les impacts de la pandémie[1]. Pour ceux qui peuvent travailler en ligne à partir d'une base domestique spacieuse et sécure, et qui ont des ressources financières leur permettant de surmonter la crise, la vie a été généralement tolérable. Leur consommation a continué en ligne, par livraison à domicile. Pour les plus vernis, qui disposent de maisons en ville et à la campagne, un transfert sans problème vers une base rurale leur a garanti un espace de respiration et souvent, aussi, un plus grand degré d'autonomie.

Les politiciens et la population ont pareillement loué l'action sur le front des professionnels de la santé. Et cette conscience et appréciation se sont étendues des médecins relativement bien rémunérés jusqu'aux catégories beaucoup plus nombreuses des infirmières et même des agents hospitaliers et agents de propreté, jusqu'alors invisibles, mais plus essentiels que jamais dans une économie où le nettoyage est une activité majeure.

Ce projecteur braqué sur les travailleurs de la santé a également mis en lumière, dans une certaine mesure, les ouvriers agricoles, les camionneurs, les employés de supermarchés, les éboueurs, et la myriade des autres travailleurs qui font tourner les secteurs les plus essentiels du système. Le fait que ces travailleurs sont les moins bien payés, qu'ils doivent travailler en étant exposés au virus et qu'ils soient souvent très peu protégés et défendus par des syndicats, a également été souligné.

L'expérience de l'éducation à domicile a également relevé le statut des enseignants et des gardes d'enfants en mettant en lumière non seulement la difficulté des tâches qui sont les leurs mais aussi l'importance de tout ce qui concerne la croissance et l'apprentissage des enfants.

Pour ceux qui sont confinés chez eux dans des appartements sans espaces extérieurs, sans parler de ceux qui sont en baux précaires ou entassés dans lieux partagés en compagnie d'autres qui sont également exposés par leur travail, les pressions et les risques sont beaucoup plus élevés. La colère des personnes qui sont dans cette situation envers les gens mieux nantis est de nature à alimenter des tensions de classes à mesure que la peur du virus déclinera mais que l'épreuve vécue de la Seconde Grande Dépression s'étalera pendant des années. La satire reste l'une des soupapes créatives de cette colère[2].

Nombreux sont ceux qui constatent enfin à quel point nous devrions opérer une grande redistribution des risques et des avantages, depuis le secteur bouffi des services financiers, et les échelons supérieurs de la plupart des autres secteurs, au profit des gens dont la plupart d'entre nous dépendons réellement. En Australie, nous avons vu les gouvernements néolibéraux mettre en œuvre un dispositif assez voisin d'un Revenu universel de base et

---

[1] Joseph Stiglitz, "Pandemic Exposed Health Inequality and Flaws of Market Economy" https://www.investopedia.com/nobel-winner-joseph-stiglitz-on-income-inequality-after-covid-19-4843052

[2] Voir par exemple cette critique des célébrités nanties qui adressent confortablement leur soutien moral à celles et ceux qui sont en première ligne. https://twitter.com/hashtag/giveusyourmoney?src=hashtag_click

déverser de tels torrents d'éloges sur les professionnels du soin et de la santé qu'il sera peut-être politiquement impossible de revenir à l'habitude prise d'essayer d'obtenir des travailleurs toujours plus d'efficacité dans un système de santé déjà surmené. La pandémie a mis en lumière combien l'Australie est différente des États-Unis où des systèmes de santé dysfonctionnels, de massifs écarts de richesses, de terribles fardeaux de pathologies latentes et de morbidités, une couverture sociale et médicale réservée aux nantis, des budgets militaires boursouflés pour maintenir l'empire global, et des élites politiques en guerre les unes avec les autres, ont plongé la population dans une situation pire que la plupart des pays du Tiers-Monde.

Un point de vue permaculturel peut-il apporter quelque lumière et fournir un modèle de changement adaptatif dans le contexte de la crise actuelle ? Je crois que mettre en pratique les principes éthiques et de conception de la permaculture dans nos façons de vivre permet de réduire notre vulnérabilité face aux chocs de toutes espèces, sans accaparer pour cela les privilèges et la richesse de la société au détriment des autres, et tout en réduisant radicalement notre empreinte écologique. Ce faisant, nous pouvons façonner une société de "partage équitable" capable de fonctionner à l'intérieur des limites écologiques.

Pour commencer, j'aimerais rapporter une anecdote de ma jeunesse. Lorsque j'avais 16 ans, en 1971, je me souviens d'une discussion que j'avais eue avec un ami très proche sur le fait que notre amitié qui paraissait si profondément ancrée dans des idées partagées et une expérience commune n'était pourtant soudée par aucune interdépendance ni par aucun échange sur le plan des besoins matériels. Je mettais notre relation en contraste avec celle que nous entretenions avec les gens qui faisaient tourner les centrales électriques ou qui ramassaient les ordures, dont nous ne nous préoccupions absolument pas, sinon que nos parents payaient les factures d'électricité et les impôts locaux. J'attribue cette conscience de la justice sociale à mon éducation familiale, plus tard combinée avec ma propre exploration d'une vision écologique de la société, capable d'informer une vie conforme à l'éthique et aux principes de conception de la permaculture.

Assez tôt dans ce voyage exploratoire, je me rendis compte que nos relations intellectuelles, émotionnelles et sexuelles demandaient à être soutenues par une intime réciprocité d'échange qu'il est impossible de trouver dans l'économie monétaire. En reconstruisant les économies non-monétaires, domestiques et communautaires, du troc, de la réciprocité, du don et de l'amour, nous générons le ciment interpersonnel qui peut nous guider à travers les montagnes russes des idées, des émotions et des engouements qui perturbent et détruisent constamment nos relations les plus précieuses.

Au vu de cette redécouverte postmoderne de la pertinence politique des valeurs et de la sagesse traditionnelles, certains me considéreront peut-être comme une espèce de conservateur nouvelle manière, qui aurait répudié l'anarchisme écologique de sa jeunesse. Je la vois plutôt comme partie intégrante d'une évolution profonde de mes racines radicales vers la construction d'une nouvelle (perma)culture à l'ombre d'une autre devenue obsolète. L'un des casse-têtes éthiques de cette tâche multigénérationnelle est de savoir comment parasiter ce système obsolète pour nourrir le développement du nouveau, mais sans se faire le parasite des gens ordinaires qui ont toujours foi dans un système dont leurs vies dépendent largement. J'utilise le terme de "parasite" sans la connotation péjorative

habituelle, parce que je sais que les parasites sont des formes de vie qui aident à réguler les communautés écologiques et à redistribuer les ressources. Dans les années 1980, j'ai connu et respecté des personnes qui acceptaient les allocations du chômage comme une subvention clandestine que la société aurait accordée à leurs expériences frugales de subsistance rurale et de permaculture, alors même que mon goût pour l'autonomie m'interdisait personnellement d'accepter cette subvention.

J'ai vécu une vie pleine et heureuse tout en réduisant mon impact écologique, c'est-à-dire mes recours à des services financés par les impôts ou fournis par le capitalisme mondialisé. Je l'ai fait en investissant dans une résilience, personnelle, domestique et communautaire, aux chocs de toutes sortes. Ma complicité avec Su Dennett depuis près de quatre décennies a été le plus significatif des renforts tout au long de cette aventure partagée.

Je suis intensément conscient des privilèges, ethnique et culturel et d'appartenance nationale, qui sous-tendent cette réussite personnelle. Des contradictions permanentes et des dilemmes éthiques soulèvent quantité de questions quand on appartient à une élite à peine reconnue, qui a, de mon point de vue, la responsabilité de rembourser et de transmettre, en contribuant à tracer de nouvelles voies vers l'harmonie écologique et sociale.

J'ai passé l'essentiel de ma vie dans une espèce de dissonance entre d'un côté le privilège d'avoir la liberté de choisir et une certaine influence dans le monde, et de l'autre une existence en dessous du seuil officiel de pauvreté, sans les arrières d'une richesse familiale. Je voyais bien que la plupart des gens qui vivent en-dessous de ce seuil de pauvreté n'ont pas beaucoup d'options et très peu de ressources personnelles. La grande majorité d'entre eux n'ont pas même les compétences de la pauvreté à "faire avec" qui caractérisaient les classes laborieuses d'autrefois. En deux générations, les comportements et les troubles addictifs ont considérablement aggravé les problèmes.

J'ai le plus grand respect pour les gens qui doivent s'occuper d'enfants qui suivent l'école depuis leurs appartements, faire la queue chez Moles ou Bullies pour se nourrir, s'acquitter de toutes sortes de procédures administratives pour joindre les deux bouts, gérer leurs dettes et toutes sortes de dépendances et d'infirmités, et, surtout, tout un éventail d'émotions à mesure que sombrent les certitudes de leur monde.

Je ne peux pas non plus me défendre d'une aversion à l'endroit de ceux qui se sont si bien débrouillés en faisant de bons placements, et raflé le meilleur de ce que pouvait offrir le capitalisme mondialisé sans aucun sens de leur responsabilité à l'égard de la société, sinon la fierté de créer de l'emploi grâce à leur consommation et leurs investissements. Et ce dégoût est plus intense encore à l'égard de ceux qui se sont simultanément protégés en pariant contre le système, investissant par exemple dans des propriétés rurales quand les taux d'intérêts devenaient négatifs – et pour disposer de refuges au cas où le système partirait vraiment en sucette.

C'est cette défiance qu'éprouvent tant de gens de l'élite à l'égard du système qui révèle à quel point celui-ci est pourri jusqu'au noyau. Certes, le manque de confiance dans le système est partie intégrante de la vision du monde des nouvelles élites fantômes. La

différence entre les vieilles élites et nous est que nous avons essayé de vivre et de partager des solutions “en libre accès” à tous ceux qui étaient intéressés, tandis que les vieilles élites continuent de prêcher une foi indéfectible dans la “croissance économique” pour sauver les masses du chaos. Cette corruption provoque déjà la réaction et la colère à mesure que les gens réalisent qu’on leur a vendu des produits frelatés tandis que les accapareurs accumulaient des liquidités destinées à financer des plans pour quitter tranquillement un navire en perdition.

Certes, les valeurs et les groupes d’individus en question ne sont pas uniformément noirs ou blancs. Il y a un certain recouvrement entre ceux qui peuvent choisir leur propre chemin et ceux qui, répondant aux carottes et aux bâtons de la société, ont été amplement récompensés. La reconnaissance croissante d’idées correspondant à l’époque, accompagnée parfois d’une plus grande sécurité financière, a pour effet de transformer notre sentiment d’aliénation en cette impression de chaleur que produisent le respect et les récompenses, lesquels engendrent à leur tour des contradictions et des dilemmes éthiques[3]. Avec le temps, j’ai pu voir comment des entrepreneurs et activistes créatifs ont été récupérés par des institutions décadentes qui ont perdu la capacité de se régénérer d’elles-mêmes. Et les privilèges d’identité nationale ou ethnique, couplés à des situations personnelles enviables, continuent à produire des figures éthiques et créatives parmi celles et ceux qui appartiennent aux élites bien établies.

De la même façon, ceux qui suivent un chemin de frugalité volontaire et d’influence dissidente sont exposés à des risques aussi grands que ceux qui menacent les authentiques combattants situés aux derniers rangs de l’échelle sociale. Par exemple, être la cible des vieilles élites comme une menace au système peut déboucher sur des sanctions qui vont du préjugé et de la subtile exclusion jusqu’à des condamnations légales et, à l’extrême, jusqu’à l’incarcération et la torture. Le cas de Julien Assange est un avertissement clair adressé non seulement aux journalistes mais à tous les dissidents qui pourraient représenter une menace pour le pouvoir de l’élite. On a toujours le sentiment que ceux qui formulent et conduisent la culture émergente marchent sur la lame de couteau qui sépare les récompenses corruptrices du système des gouffres de l’échec, du ridicule et même du martyre.

En créant notre propre économie grâce à l’auto-production domestique et un travail indépendant financé par des clients et des acolytes ou stagiaires tentés par les mêmes choix, Su Dennett et moi avons réduit simultanément notre contribution à ce système par l’impôt (en minimisant nos revenus monétaires) et notre dépendance à l’égard des machines de l’éducation, des infrastructures, de la santé, de la justice, et des autres services généralement accessibles aux citoyens. Nous avons parfaitement conscience du fait que notre statut de citoyens de l’un des pays les plus riches au monde assure à nos expériences d’autonomie une foule de protections et de garanties. Toutefois, je peux dire en toute honnêteté que notre recours à ces services, durant toutes ces décennies, n’a correspondu qu’à une minuscule fraction de ce qui est la norme pour la classe moyenne Australienne. Je

[3] Malgré ses limites et ses inexactitudes, le film de Jeff Gibbs et Michael Moore, *Planet of the Humans*, montre les tensions qui se produisent lorsque les environnementalistes et les grosses entreprises tentent d’aligner leurs causes dans un effort de plus en plus désespéré à mesure que nous nous cognons aux limites de la croissance.

suis également convaincu que nos dépendances sont bien moins nombreuses que celles des gens qui sont tout en bas de l'échelle sociale, lesquels dépendent pour le meilleur (ou pour le pire) des services de l'éducation, de la santé, de l'aide sociale, de l'emploi, de l'accès l'énergie bon marché et à ce que notre économie de marché, soutenue par l'État Providence, distribue en guise de soi-disant nourriture.

En créant notre propre emploi et en n'occupant donc pas des emplois à plein temps dans l'économie monétaire, nous pensons laisser ces derniers à d'autres personnes qui ont besoin de travailler. En travaillant là où nous vivons, nous n'encombrons pas les routes et les transports publics qu'utilisent les autres. En accouchant à domicile, en vivant sainement et en cultivant un certain scepticisme à l'égard de la médecine mainstream, nous sollicitons assez peu les ressources du système de santé dont d'autres ont besoin. En nous efforçant de résoudre directement les conflits, nous allégeons la charge des fonctionnaires municipaux, du système judiciaire et de la police qui peuvent ainsi s'occuper de problèmes plus importants. En disposant d'un plan éprouvé de résistance et de lutte contre les feux de forêt, nous libérons des ressources d'aide pour ceux qui n'ont pas ces compétences. En vivant et entreprenant à partir de nos économies plutôt qu'à travers l'emprunt, nous réduisons nos vulnérabilités, aussi bien personnelles que collectives et systémiques, aux contagions financières. En imprimant nos livres en Australie plutôt qu'en Chine, et en refusant qu'Amazon non seulement contrôle mais participe même le moins du monde à leur diffusion, nous contribuons, à notre modeste mesure, à sevrer le monstre de de la mondialisation des entreprises. En partageant notre site, nous augmentons nos économies et nos capacités domestiques pour aider d'autres personnes à opérer des transitions similaires.[4]

Légende

Synthèse illustrée, par Brenna Quilan, du chemin de descente vers un futur résilient, cf *RetroSuburbia : the downshifter's guide to a resilient future*.

J'ai résumé cette vie comme le boycott tranquille d'un système insoutenable, qui capture la population par ses séductions et ses addictions tout en exploitant de plus en plus intensément les plus démunis, à mesure qu'il saccage la Terre et lègue une montagne de conséquences calamiteuses aux générations futures.

Contrairement à d'autres formes d'activisme révolutionnaire, cette modeste grève de l'emploi, de la consommation et de l'investissement est conçue pour nous permettre de vivre une vie meilleure ici et maintenant, et pour fournir un modèle à d'autres personnes qui se sentiraient disposés à faire la même chose, tout en libérant des ressources pour ceux qui dépendent le plus des systèmes centralisés actuels.

Comme dans toute cellule de recherche et développement, plusieurs de nos projets et de nos investissements n'ont rien rapporté financièrement. Par exemple, nos efforts pour

[4] Ce court documentaire réalisé par Happen Films sur notre vie à Melliodora donne une idée de la façon dont nous avons investi notre temps, notre passion et notre modeste capital au cours des dernières 35 années : https://www.youtube.com/watch?v=ss1BjW2kSNs

cultiver notre nourriture année après année, minimiser nos déchets et construire une maison solaire passive, n'ont pas eu la rentabilité financière escomptée de la protection qu'ils nous auraient fournie contre un enchérissement drastique de la nourriture, de l'évacuation des déchets, et de l'énergie, que je m'attendais à voir se produire en Australie dès les années 1990. Avoir été parmi les premiers adeptes de la toiture photovoltaïque reliée au réseau n'a pas été pour nous aussi rentable que pour ceux qui attendirent la chute des prix des panneaux solaires. Lorsque la fourniture en gaz de l'état de Victoria fut temporairement interrompue en 1998, j'eus un moment de joie maligne devant la crise des douches à l'eau chaude. A l'époque où les environnementalistes vantaient encore les mérites du gaz comme une alternative propre à l'électricité des centrales à charbon, j'expliquais gentiment aux visiteurs de Melliodora que notre cuisine et notre eau chaude au feu de bois ne produisaient qu'à peine un dixième des émissions de gaz à effet de serre issues du gaz bon marché, mais en voie d'épuisement, de Bass Strait, et que recourir au gaz pour chauffer l'eau ou l'air revenait à dépouiller nos petits enfants de carburants de grande qualité, très précieux pour affronter les futurs de frugalité qui les attendaient. En dépit de tout ce battage des optimistes des technologies vertes, ces futurs de rareté sont bel et bien en train de pointer leur nez.

Il n'est donc pas surprenant que la pandémie, qui nous a contraint à annuler nos visites et nos cours de permaculture à Melliodora, n'ait représenté qu'un contretemps assez mineur pour nos activités. Pour nous, les mesures de confinement n'ont pas changé grand-chose au style de vie domestique que nous menons là depuis trois décennies, et elles ont eues autant d'avantages que d'inconvénients. En revanche, même les gens dont les revenus s'élèvent à plusieurs multiples du nôtre se retrouvent à dépendre, directement ou pas, de l'aide sociale, tandis qu'ils se battent pour gérer la scolarité imposée à domicile, et l'état de manque où les plonge le sevrage de leurs multiples habitudes de navette, de consommation et d'interaction sociale au marché. Après des décennies de combat résolu contre ce système de destruction, d'exploitation et de consommation addictive, que j'ai décrit dans "The Apology: from the baby boomers to the handicapped generations", j'ai du mal à ne pas sourire de la "Seconde Grande Dépression des années 2020", que j'avais "prédite" de la façon la plus charmante et la plus motivante dans ma petite fiction "Aussie St: a permaculture soap opera in 4 acts, 1955 to 2025" (qui se retrouve au Chapitre 2 de *RetroSuburbia*).

En dépit de l'impact mondial de la pandémie, il est difficile d'imaginer une interruption plus bénigne de la dévastatrice pyramide de Ponzi qu'on appelle l'économie mondialisée. Presque tous les autres scénarios que nous avions imaginés et contre lesquels nous nous étions préparés au cours des dernières décennies, de l'incendie ravageur local jusqu'à l'effondrement de la finance mondiale, sans parler de la guerre nucléaire, impliquent beaucoup plus de dégâts collatéraux, et beaucoup moins d'enseignements profitables, que cette pandémie et la nécessaire suspension de l'économie non-essentielle qu'elle a provoquée.[5]

[5] Ces derniers temps, je m'en suis un peu voulu de n'avoir pas beaucoup abordé les risques et les dynamiques des pandémies dans mes écrits sur les scénarios futurs, ni même beaucoup étudié leurs complexités, ce qui nous aurait peut-être permis d'être encore mieux préparés à tirer parti de la crise. Cela étant dit, le bon niveau de notre démarche de réflexion "des motifs aux détails", dans le cadre bien défini par les principes éthiques de la permaculture, nous a donné toutes sortes de longueurs d'avance dans le contexte de cette crise.

La nature globale de la pandémie, qui a touché le plus gravement les villes hyperconnectées des pays riches, et tout particulièrement les centres de l'empire Anglo-Américain, a fait que ceux qui ne sont d'ordinaire pas concernés par les catastrophes naturelles ou artificielles (qui se produisent surtout dans les pays pauvres) sont cette fois directement affectés et par conséquent mobilisés. Le fait que beaucoup de pays pauvres aient réagi bien mieux que beaucoup de pays riches a érodé l'hubris du monde soi-disant développé quant à sa prétendue supériorité. Le confinement a révélé la pauvreté des foyers domestiques individuels et standard promus par l'économie mondiale, au regard des maisonnées partagées ou de familles étendues qui étaient la norme pour nos ancêtres. Ce même confinement a poussé un grand nombre de personnes à entamer une réadaptation de leurs propres économies domestiques. Beaucoup ont saisi l'occasion de renforcer rapidement leurs foyers de parents, d'amis et de visiteurs pour ne serait-ce que goûter aux réels pouvoir et résilience des économies non-monétaires propres aux maisonnées partagées.[6]

De façon très frappante, l'obstination zombie à perpétuer un système de domiciles sous utilisés et de bureaux inutiles, en dépit des technologies de communication actuelles, a été suspendue. Ce n'a pas été tout rose, mais cette suspension a ouvert une vision alternative pour nos habitats humains qui ne repose pas sur le délirant culte du cargo du secteur des infrastructures et du bâtiment qui a dominé le discours public sur le développement urbain depuis près d'un demi-siècle.

Alors que nous avons, avec d'autres collègues du milieu de la permaculture ou de mouvements voisins, combiné l'exemple et l'enseignement sur les nombreuses façons de vivre mieux avec moins, c'est resté longtemps une option pour laquelle, jusqu'à la pandémie, les gens manifestaient assez peu d'intérêt ou d'inclination. L'explosion actuelle d'intérêt pour l'autonomie domestique, comme plusieurs vogues au cours des dernières décennies, est contraire à la foi et l'investissement dans les valeurs et les perspectives économiques dominantes. Mais l'intensité de cette récession a été vécue comme une gifle par beaucoup de gens qui ronronnaient dans le cocon confortable du capitalisme consumériste.

Au cours des dernières décennies, les élites du système actuel (soit par conspiration machiavélique soit par suite de l'auto-organisation complexe de leurs objectifs) ont fait en sorte que ces solutions soient perçues par la majorité comme relevant d'un puritanisme de la pénitence et du cilice – voire d'un délire hippie propre à nous ramener tous à l'âge des cavernes. L'intelligence systémique de l'économie actuelle flaire dans ces économies non-monétaires domestiques ou communautaires une menace existentielle à la puissance des entreprises et des gouvernements centraux.

Cependant il me semble que cette fois, la propagande aura un plus de mal à effacer la bonne nouvelle que des gens ont commencé à initier des économies non-monétaires domestiques et collectives. Plus nous sommes nombreux à rester chez nous, à démarrer des jardins, à accueillir des pensionnaires et à nouer des relations de voisinage, plus nous avons de chance de mettre à profit la crise issue de la pandémie pour construire une nouvelle économie à

[6] Un mot a même été forgé pour désigner ces maisonnées partagées : *quaranteam* (ndt : la quarantaine en équipe, ou le confinement collaboratif).

l'ombre de l'ancienne[7]. Nous pouvons le faire en profitant au maximum de la chance historique unique que nous avons de pouvoir nous inspirer, apprendre et échanger avec des gens qui sont plus avancés dans des réseaux locaux ou globaux. L'internet représente peut-être le projet ultime de la civilisation industrielle mondialisée, qui survivra ou non à la longue transition de descente énergétique vers des économies et des cultures agrariennes relocalisées, mais en attendant, et tant qu'il survit, nous pouvons l'utiliser pour construire une nouvelle société. Ce faisant, nous donnerions le meilleur exemple d'un parasitisme du système mondial qui ne parasiterait pas les personnes.

Certes, l'internet et les technologies de communication sont un maelström numérique qui menace constamment de nous aspirer dans la matrice d'une existence virtuelle, dans des serveurs du cloud, qui dépendent de mots de passe et qui nous inondent de pollution électromagnétique. Savoir comment nous pouvons utiliser la puissance de la technologie pour soutenir ce que nous faisons en connexion immédiate avec les gens et la nature est sans doute le plus grand défi pour ceux d'entre nous qui sont du bon côté de la barrière digitale. Ceux qui sont de l'autre côté sont tout de même victimes des sténoses de l'existence virtuelle mais sans le sentiment d'efficacité que tant d'entre nous ressentons en étant connectés à nos réseaux de partage.

L'une de nos tâches en construisant des foyers et des communautés plus solides est de reconnaître que certains d'entre nous avons la tête dans les nuages avec de longues antennes perchées dans le monde virtuel, tandis que d'autres ont les pieds sur terre et se contentent de relations moins nombreuses mais plus réelles avec les autres. Les hyperconnectés peuvent informer ceux qui sont sur le sol, tandis que les membres enracinés de nos maisonnées sont les ancres qui nous empêchent de flotter ou d'être balayés par les vents traîtres et changeants du monde virtuel. Comme les autres relations dans tout écosystème domestique et collectif robuste et résilient, cette complémentarité ambivalente entre les connectés et les enracinés peut offrir une solution au clivage numérique en l'internalisant dans nos maisonnées et nos communautés. Dans une maisonnée rétrosuburbaine élargie, ce dispositif peut se traduire par un adulte travaillant dans l'économie monétaire et joignable en ligne, un autre travaillant à temps partiel depuis son bureau à domicile et le reste du temps aux tâches du jardin et de la cuisine, tandis qu'un troisième développerait un artisanat sur place, avec une activité en ligne limitée, et qu'un quatrième s'occuperait plus particulièrement des enfants et des animaux avec peu voire pas d'existence virtuelle. Les enfants de la maisonnée pourraient être protégés de la réalité virtuelle jusqu'à ce que leur identité soit parfaitement formée (vers l'âge de 10 ans environ). De cette façon, les technologies de l'information pourraient être nos servantes plutôt que nos maîtresses lorsque nous naviguerons dans le monde d'après la pandémie.

Tandis que nous construirons notre résilience rétrosuburbaine pour affronter les crises à répétition du futur Brown Tech[8] (défini par un développement rapide du changement climatique et un déclin plutôt lent de l'énergie nette disponible), les restrictions de la vie

[7] Cf "Flattening the curve (of growth economics)", un exposé légèrement pince-sans-rire de Patrick Jones montre brillament les raisons pour lesquelles ce que nous faisons chez nous est essential pour construire la nouvelle économie à l'ombre de l'ancienne : https://www.youtube.com/watch?v=slD_FpSuRuM

[8] Cf futurescenarios.org

dans le système seront de plus en plus pénibles, et seront supportées bien plus par crainte des risques existant hors du système qu'en raison des bénéfices offerts par ce dernier ; Vivre en dehors de ce système contrôlé par le gouvernement et les corporations sera difficile mais motivant, car nous devrons compter de plus en plus sur nos ressources personnelles et collectives à mesure que l'accès aux bénéfices du système se réduira. Par exemple, sans porter aucun jugement les mérites des politiques en question, l'accès à l'éducation scolaire dépendra de l'observation stricte des mesures de vaccination, tandis que l'accès à Moles et Bullies (et à leurs rations de nourriture), pourrait être conditionné à l'installation d'une identité personnelle et d'applications de traçage sur les téléphones portables. Pour ceux qui s'y refuseront, cultiver leur propre nourriture, glaner, et s'alimenter dans les économies parallèles des marchés ou des coopératives de producteurs seront les seules options.

Dans quelques décennies, sinon plus tôt, être dans le système deviendra intolérable à suffisamment de gens pour qu'il s'effondre par défaut de souscription et d'obédience. La plus grande aubaine dans le monde Méditerrannéen antique était d'être citoyen libre de Rome, mais avec le temps, le fardeau des taxes prélevées pour soutenir un empire obèse transforma cette aubaine en malédiction. De fait, quand l'Empire finit par s'effondrer, la vie des ex-citoyens romains s'améliora, même si beaucoup des grands projets et des grandes réussites culturelles de la civilisation romaine furent progressivement abandonnés.

Peut-être l'humanité saura-t-elle mieux gérer, cette fois-ci, la défaillance progressive de la civilisation industrielle mondiale. Il est très ironique de penser que le destin de notre héritage culturel sera beaucoup plus entre les mains des maisonnées et des communautés que dans celles des grandes institutions et des états nations. Il est temps de relever nos manches et ne nous mettre au boulot. Alors seulement, peut-être, la justice sociale et l'harmonie écologique cesseront-elle de n'être que vains espoirs et velléités.

David Holmgren
Hepburn, Central Victoria
12 Mai 2020

(Traduction française : Sébastien Marot)